

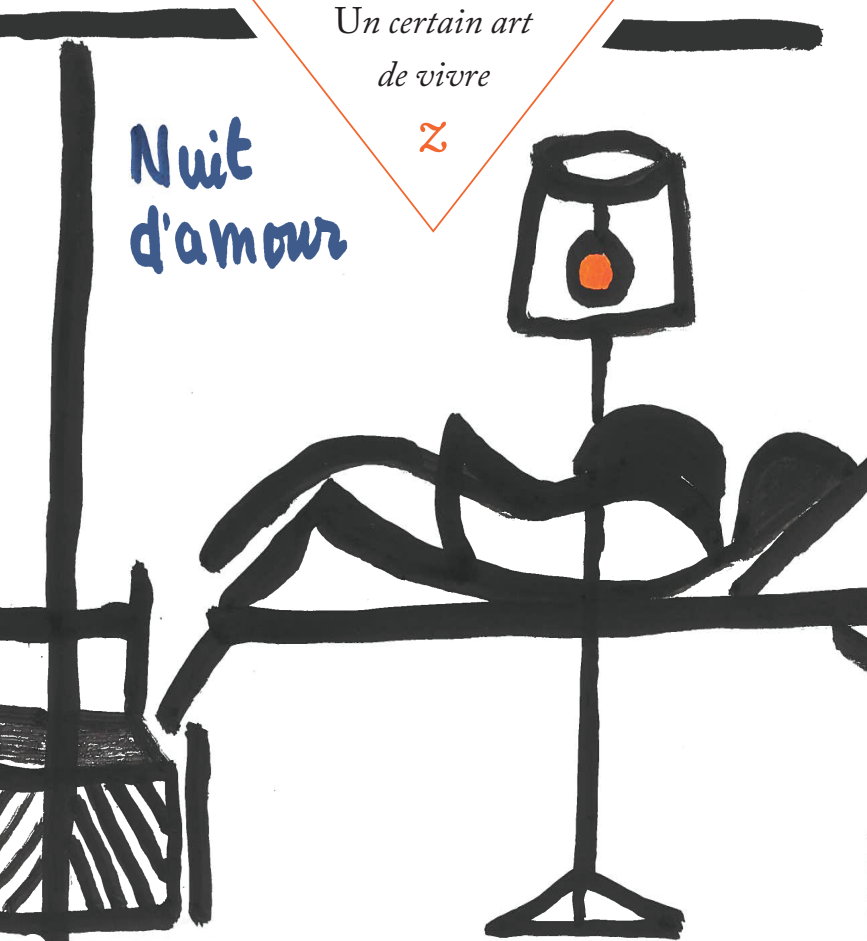
DANY LAFERRIÈRE

de l'Académie française

*Un certain art
de vivre*

Σ

Nuit
d'amour



« Souvent le fragment finit par se faire totalité, en dire plus que l'ensemble dont il ne semble qu'un éclat. C'est ce qu'expérimente Dany Laferrière avec cette tentative de penser l'éventail de tous ses arts de vivre, les "vitesses" vitales, qui l'ont requis depuis cinquante ans. »

François Angelier, *Le Monde des Livres*

SUR LE WEB

La viduité

« Éloge de la naïveté, de la paresse, de la sieste, du café, du rhum, de la lecture, d'une pensée vagabonde, de l'éloignement amoureux et de l'exil pour célébrer une vie à l'écart, à écrire. »

Marc Verlynde, *La Viduité*

<https://viduite.wordpress.com/2025/08/10/un-certain-art-de-vivre-dany-laferriere/>

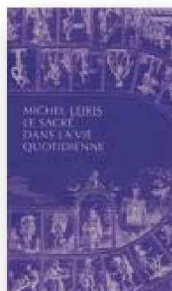


Chroniques



LES YEUX DANS LES POCHES FRANÇOIS ANGELIER

À QUOI SERT L'ARRIÈRE-BOUTIQUE D'UNE LIBRAIRIE ? A stocker, à fumer, et surtout à conspirer. Dont acte avec La Galerie des livres, rue Gay-Lussac, à Paris, dont la « charmante » arrière-salle abrita, le samedi puis le mardi, de novembre 1937 à juillet 1939, devant un public élu où pouvaient se côtoyer (encore pour quelque temps) Julien Benda (1867-1956), Pierre Drieu la Rochelle (1893-1945) et Walter Benjamin (1892-1940), les séances du Collège de sociologie, ultime tentative groupusculaire d'avant-garde, impulsée par les « acéphales » Georges Bataille (1897-1962) et Roger Caillois (1913-1978), de penser, en sa totalité convulsive et sa sacralité tourbillonnaire, le monde social. On y « conféra » de tout, de Hegel et du rire, de Sade et des chevaliers teutoniques.



Le 8 janvier 1938, l'ethnologue Michel Leiris (1901-1990), déjà auteur de *L'Afrique fantôme* (1934), bientôt de *L'Âge d'homme* (1939), plancha sur un sujet détonnant : « Le Sacré dans la vie quotidienne ». Le texte paraîtra en juillet de la même année dans *La Nouvelle Revue*

française. Détonnant car Leiris, avec ce titre antithétique, déjoue et se joue des pièges d'un « Sacré » (avec une majuscule ironique, néanmoins) consacré, conforme et labellisé. D'attaque, il lui substitue « son Sacré », le petit capital subjectif et intime d'objets, d'expériences et de lieux qui génère chez lui l'angoisse soudaine du « Sacré », le « Rien ne va plus » né du franchissement d'un Rubicon intérieur. Le trésor est volontairement prosaïque et modeste : le haut-de-forme paternel et la chambre des parents, les W-C comme lieu de colloque, la zone en friche qui ceinture alors Paris et le champ de courses d'Auteuil, le prénom « Rébecca » et la surprise d'apprendre que « Moïse » et « Moïse » sont la même personne. C'est par un tel trousseau d'objets et d'instant que le

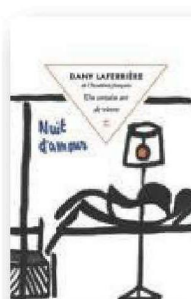
« Sacré » pousse enfin sa « corne » dans une vie concentrée à son émotivité essentielle. En quelques pages, le « big bang » de la fresque autobiographique de Michel Leiris.

AU CŒUR D'UNE CAMPAGNE WALLONNE à laquelle le lie, depuis les années 1980, une indéracinable affectivité charnelle, à l'écart du ramdam pieux des « curés, omnipotents et profiteurs », le sacré dans la vie quotidienne de l'écrivain belge Antoine Wauters

Antoine Wauters
Le plus court chemin



fleure bon la bouse et le lait, la tabagie de l'institutrice M^{me} Boline ou les doigts aux ongles roses, « incroyablement longs », de Kalpana, la prof de piano, la bonne façon de dire « frigo », les crises d'asthme et surtout, le mercredi, « l'odeur des crêpes », porteuse de « la confirmation (...) que maman n'était pas morte en notre absence, ce qui était ma crainte obsessionnelle ». Face à ce trésor intime, énorme, fragile et dérisoire, l'écriture est une chance d'accès, une voie vers le « dos du monde », car « l'envers est l'endroit le plus précieux », « un lieu qui me devance et vers lequel je tends ». Le passé est comme un plat brisé dont l'écriture cimente l'impossible réassemblage, fragment après fragment, telle semble la leçon de ce *Plus Court Chemin* où la nostalgie n'est pas déploration mais source permanente, richesse.



FAIRE BREF N'EST PAS FAIRE SIMPLE. Souvent le fragment finit par se faire totalité, en dire plus que l'ensemble dont il ne semble qu'un éclat. C'est ce qu'expérimente Dany Laferrière avec cette tentative de penser l'éventail de tous ses arts de vivre, les « vitesses » vitales, qui l'ont requis depuis cinquante ans. Tous les arts sont là, de celui de s'« angoisser » à celui de « siffloter », et même celui de « chroniquer » : « C'est donc une java qui se danse à trois, le sexe facile, le rire gras et la mort. » ■

► **Le Sacré dans la vie quotidienne**, de Michel Leiris, édité par Denis Hollier, préface de Lionel Menasché, Allia, 144 p., 7,50 €.

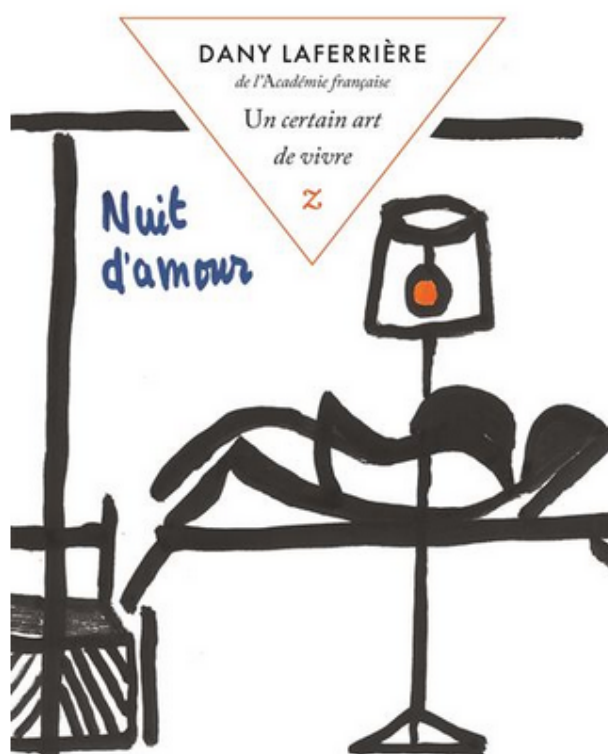
► **Le Plus Court Chemin**, d'Antoine Wauters, Folio, 272 p., 9 €.

► **Un certain art de vivre**, de Dany Laferrière, Zulma « Z/A », 144 p., 8,95 €.

La viduité

LECTURES

Un certain art de vivre Dany Laferrière



Aphorismes ou haïkus, désinvoltes notations qui, souvent, touchent à la condensation, en sa fuite, de l'instant. Éloge de la naïveté, de la paresse, de la sieste, du café, du rhum, de la lecture, d'une pensée vagabonde, de l'éloignement amoureux et de l'exil pour célébrer une vie à l'écart, à écrire. Dans ce livre de silences, par les ellipses de ses formes brèves, Dany Laferrière esquisse la joie d'être au monde, de le réfléchir dans un sourire, dans ses échos à Valéry Larbaud ou à Borges pour, qui sait, insaisissable exister. Art poétique, *Un certain art de vivre* est surtout réussi portrait, pudique et distancié, de l'écrivain en lecteur, en rêveur, parcouru par des sensations et des visions, des couleurs, d'échappements et de paradoxe – somme incertaine de fugaces, futiles, expériences, voyageuse et immobile traversée.

Une sorte de bilan, de rappel à la vie dans ce livre fait de fragments poétiques dont on voit, souvent, l'image et, un peu moins, le rythme en dehors de la brisure d'un retour à la ligne qui joue la surprise, le décalage, ou le paradoxe. Une autobiographie pour se réinventer, pour continuer à se rêver autre, fidèle à une certaine vision de l'art, de la culture... Un peu naïf parfois, parvenant aussi souvent à jouer sur l'entendu, sur l'émotion immédiatement saisissable, facile dont parfois se pare une joie irréductible. Commençons différemment, situons l'absence de l'auteur, son invention en un autre, un passager sautillant que l'on devine derrière les régulières références à Valéry Larbaud, à son double A.O Barnabooth. « Laissez-moi pleurer dans la nuit sans savoir pourquoi » cite-t-il comme une italique présence. Dany Laferrière, en vieil homme, ne renonce pas à s'inventer autrement, ailleurs, sur un hamac, à Bornéo, pissant sur les fleurs, quittant la fête ou nageant dans un encrier. Ce n'est, fort heureusement, jamais tout à fait de lui que l'auteur parle dans ces haïkus imaginaires, langoureux comme il le dit lui-même. « Quand on se regarde dans le miroir/ au lieu de voir un visage/nous sentons passer le temps. » Continuer alors à vivre en passager clandestin, exister en touriste. *Un certain art de vivre* dessine alors un trompeur entrelacs, une façon de s'absenter en pudiques anamorphoses, de détournement de formes, de reprises décalées de tradition sans appartenance. S'inventer, pour mieux ne pas l'être, en écrivain japonais ; jouer dès lors sur le motif amoureux, son contre-temps d'écart dont se nourrissent hantises et présence. L'ombre de Hoki partout plane sur ce recueil. Goûtons-en le silence, la préservation. « Je n'ai aucune intention/ni surtout aucune capacité/de tenir cette promesse que/je me suis faite : oublier Hoki. » Être un poème plutôt qu'un poète, réinvestir des lieux-communs. À Bornéo, des Buick et des machines à écrire, des écrivains qui cherchent la scansion de la phrase suivante jusqu'au suicide. Émouvante ironie de l'ironique. « Ça ne nous sert à rien/de le savoir/mais ça coûte cher de l'oublier. » S'attendrir un instant encore sur son enfance, une odeur de café, une adresse à Haïti, la compréhension maternelle des fantômes qui s'agitent dans les livres de Danny Laferrière. Parfois, ses mots restituent une saveur, une couleur, le plus court chemin du désir, l'amusement qu'il procure. Mélancolie, aussi : cacher sa douleur pour mieux ne pas savoir ce qu'elle va continuer à faire de nous.

À nue, une esthétique peut-elle paraître trop simple ? On entend ici le soigneux évidemment d'*Un certain art de vivre*. On reste un peu plus sceptique sur le thème attendu, vendeur, qu'est l'invention de l'auteur, la glorification du lecteur. On s'en trouve flatter, valoriser en notre posture, on en écoute les échos un peu datés. « Enfin de compte vous n'écrivez/que sur l'identité ?/Je n'écris que sur moi/N'étant pas toujours le même. » Avant d'entendre qu'il s'agit de s'inscrire dans cette spectrale indécision, dans cette fantomale absence. Les bonnes fesses, selon la formule assez connue que doit avoir un écrivain, prolonge son portrait en absent. « Au début, je croyais que/mes livres venaient de moi/pour découvrir enfin/que je viens de mes livres. » Alors, entre deux siestes, déambulations, cafés ou verres de rhum c'est au labyrinthe de Borges, à son éternité de masques, que semble se confier Dany Laferrière. Une discrète évocation par des anecdotes amusantes. Indispensable humour à *Un certain art de vivre*, une sérieuse manière de ne jamais se croire soi-même, de prendre autre chose au sérieux qu'une émotion qui, par détour, soudain incertaine se devine. Même si on n'est pas entièrement convaincu par la poésie, par le rythme un peu trop immédiat, par les retours à la ligne dont on ne pressent pas l'urgence, il faut tendre l'oreille pour saisir cet art presque perdu de la légèreté.